JEAN-MARC LUNEAU

Culture ouverte

Médias, arts plastiques, Web, culture ouverte… **Christian Villum** sévit partout où il le peut. Ce «webactivist» autodidacte à l'appétit insatiable prêche pour le libre partage comme modèle d'affaires, gère les projets Creative Commons au Danemark, développe les plateformes Open Data, et lance son label de musique électronique expérimentale, et libre. Une explosion de projets réunis sur Autofunk.dk, le portfolio de Christian Villum. Et comme tout cela ne suffisait pas, le jeune homme est un membre actif de l'Open Knowledge Foundation, l'association mondiale qui promeut la culture libre et chapeaute les initiatives Open Data.

AALBORG, 4 JUIN 2013

fication personnel de dix chiffres baptisé CPR. Les six premiers chiffres correspondent à la date de naissance. Les quatre derniers sont générés par un algorithme. A l'époque, le CPR permettait d'identifier et de faciliter l'imposition des contribuables. Il suffisait alors à chacun d'indiquer les quatre derniers chiffres du numéro pour que l'administration accède au dossier personnel.

A l'ère numérique, le CPR est victime de sa simplicité. Les Danois l'utilisent pour tout: l'ouverture d'un compte bancaire, l'accès au dossier médical, les achats en ligne. D'un système de vérification, le CPR s'est mué en outil d'identification au point de supplanter les cartes d'identité. Le Danemark stocke ainsi dans ses serveurs une quantité astronomique de données personnelles très peu sécurisées.

Mette Christensen en a fait la douloureuse expérience en 2009. La jeune femme sortait d'un bar du quartier de Norrebro lorsqu'on lui vole son porte-monnaie. Mette dépose alors plainte, mais les voleurs disposent à leur guise de son numéro CPR. Des semaines durant, ils se font passer pour elle, et multiplient les achats sur Internet. «Un sentiment atroce de voir mon double agir en toute liberté», réagit-elle. Après plusieurs démarches, la jeune femme s'est vu attribuer un nouveau CPR. Les voleurs sont finalement arrêtés. Malgré la multiplication des cas de piratage, l'administration ne compte pas changer de système. Trop cher à remplacer.

Dans le vaste open space du quartier d'Osterbro, Lasse Boisen Andersen, 25 ans caresse sa moustache, décapsule une canette Heineken tout en tirant sur sa cigarette électronique. Cet hacker doublé d'un entrepreneur de 25 ans est l'un des fondateurs de Creative Destruction, un think tank où l'innovation émerge des données. Après des études d'informatique à l'Université, puis à la Business School de Copenhague, Lasse et un camarade s'entêtent à prouver la vulnérabilité du système. «Le CPR est basé sur un algorithme très facile à découvrir. Il nous a fallu deux jours et moins de 150 tentatives pour usurper le code personnel de quelqu'un.»

Les deux étudiants contactent les médias. L'histoire fait grand bruit sur les chaînes de télévision nationales TV2 et DIT. A tel point que Margrethe Vestager, ministre de l'Economie et de l'Intérieur, commente publiquement l'affaire en promettant d'amender les entreprises qui ne garantiraient pas la sécurité du CPR sur leur site internet. «Le gouvernement a complètement manqué le coche», regrette Lasse. «Au lieu de pallier les failles de sécurité, il vote des lois pour punir les entreprises», s'indigne-t-il. «Notre génération développe des outils incroyables pour combler ces failles de sécurité, presque sans business plan. Malgré tout, on ne nous entend pas.»

Au boulevard H. C. Andersen, Nille Juul-Sorensen acquiesce. «Le Danemark a longtemps fantasmé d'avoir SON entreprise Nokia. Je préfère des milliers de jeunes start-up cool et créatives.» Nille Juul-Sorensen prépare donc la relève. Dès la rentrée prochaine, l'académie DataViz dispensera des cours de coding aux écoliers. «Tout le monde parle le langage informatique, peu savent l'écrire et le lire. Pour prendre la tête de l'innovation technologique, nous devons comprendre les entrailles des ordinateurs.» L'adage est devenu célèbre: «If you can't open it, you don't own it!» («Si tu ne peux pas l'ouvrir, tu n'en es pas le propriétaire!»)

Ma vie, mes «stats», mon bonheur

> Simon Bentholm quantifie son quotidien en temps réel depuis trois ans. Le but? Dresser un autoportrait fidèle et inédit grâce aux données

Au téléphone, Simon Bentholm ne tourne pas autour du pot. «En matière de données, je suis l'homme à qui parler!» Ni plus, ni moins. Le rendez-vous est donc pris le lendemain après-midi dans les locaux de KL7, la start-up hyperactive de Simon Bentholm, qui œuvre à l'ouverture, l'agrégation et l'innovation par les données publiques et privées.

KL7 occupe l'un des open spaces de Flæsketorvet, dans le Meatpacking du quartier de Vesterbro, où les bureaux de design et d'architecture, les bars et les boîtes branchées squattent les anciens étals des bouchers. Simon Bentholm nous accueille une tasse de café à la main, qu'il repose pour dérouler son mètre 91.

Se connaître soi-même

A 31 ans, Simon boit cinq tasses de café par jour en moyenne, pédale 17 minutes de son domicile au bureau. Le lundi coïncide avec le jour de la semaine où le jeune homme est le plus heureux. «C'est parce que je retourne au travail, explique-t-il amusé. Puis, lorsque je reviens chez moi à 18h, il y a toujours ce superprogramme à la radio. J'allume le poste, ouvre une bouteille de rouge, chasse ma copine de la cuisine, où elle s'installe pour écrire sa thèse. Et je cuisine pendant deux heures. J'ai découvert que ce rituel du lundi me rendait très heureux.»

Au cœur de la société data danoise, Simon Bentholm est un «ovni» du mouvement Quantified Self. Depuis trois ans, il quantifie sa vie, c'est-à-dire que le jeune homme use d'une ribambelle d'outils technologiques et d'applications mobiles pour mesurer ses données personnelles, les analyser, puis les partager.

L'objectif de Simon: mieux se connaître soi-même. Qu'a-t-il découvert? «La difficulté de changer mes habitudes, malgré l'objectivité des données. Le fait de collecter mes informations et de les combiner avec d'autres me pousse à me comporter différemment et améliore ma qualité de vie.»

Simon jette un coup d'œil à son poignet et s'explique. «Cette montre mesure mon niveau de stress en temps réel. Elle est connectée à mon agenda électronique. Au bout d'un certain temps, je suis capable d'analyser mon stress en fonction du lieu où je me trouve, selon la personne avec qui je parle et à quel moment de la journée. Ces informations m'apprennent à écouter mon corps. Nous sommes tous des animaux frustrés par notre société qui nous éduque à refouler notre stress. J'ai besoin du diagnostic des données pour me relaxer et non d'un médecin.»

Simon Bentholm ne se passe plus des données parce qu'elles l'aident à faire des choix rationnels. Le jeune homme évoque le jour où il a annulé son abonnement TV. «Je suis un drogué d'informations. Je pouvais passer des heures devant mon poste à regarder les news en boucle. Ma montre m'indiquait que j'étais très stressé dans ces moments-là. J'ai donc annulé mon abonnement. Mon niveau de stress a aussitôt baissé. Avec les données, j'ai fait un choix rationnel. Il m'a fallu prendre une seule décision. Sans elle, j'aurais passé chaque jour à me demander: «OK, Simon, il te faut décider aujourd'hui de moins regarder les informations.»

MEHDI ATMANI

> “J'ai besoin du diagnostic des données pour me relaxer, et non celui d'un médecin”
>
> **Simon Bentholm**

Simon se remémore le trimestre pendant lequel il a quantifié son bonheur. A cette époque, il reçoit un message aléatoire sur son téléphone portable lui demandant d'évaluer son bonheur sur une échelle de 1 à 5. «C'était très subjectif, mais je recevais ce message cinq fois par jour à des moments et des contextes différents.» Au bout de trois mois, il se découvre adorer son travail et abhorrer les dimanches. «Rien de sensationnel», sourit-il. Avant d'ajouter: «Les données ont cet intérêt qu'elles donnent un merveilleux feedback du monde et de ses individus.»

Le rapport de Simon à la data est très personnel. «Tout est question d'utilité. Les données me permettent de me faciliter la vie.» Et celle des autres. Le jeune homme vient de développer un système d'alarme à distance pour ses parents âgés. «Ils se lèvent tous les jours à 8h, allument l'électricité et le chauffage. C'est le même rituel.» Simon a donc mis sur pied une alerte sur son iPhone. Son téléphone vibre à 9h si le chauffage et l'électricité ne sont pas allumés. «Soit il est arrivé quelque chose à mes parents, soit il y a une panne.» Le système le rassure.

A l'heure où le monde porte un grand intérêt au Big Data, Simon préfère le Little Data. «Ce n'est certes pas le même volume de données, mais elles sont plus proches de moi et de mes comportements.» **M. A.**

«La notion de sphère privée est mouvante»

> Cathrine Lippert, conseillère et spécialiste en stratégie Open Data

Le Temps: Plusieurs pays, dont la Suisse, redoutent que la combinaison des données publiques et personnelles menace la sphère privée. Quelle est l'attitude du Danemark?

Cathrine Lippert: Nous n'identifions pas de problème majeur. Cela ne veut pas dire que nous ne parlons pas de sphère privée. Mais notre intérêt se limite à connaître le volume de données privées collectées par Google ou Apple avec les outils de communications que nous utilisons tous. Savoir si le gouvernement danois manipule illégalement des informations privées est une question très marginale.

– Pourtant, le gouvernement en est capable?

– Techniquement, oui, mais nos lois l'en empêchent. La législation danoise sur la protection de la sphère privée est très stricte. L'accès aux données personnelles n'est admis que sur ordre de la cour de justice dans le cadre d'une enquête policière ou sur le mandat de l'agence danoise de renseignements. Elles doivent motiver leur demande et justifier que les informations privées seront examinées dans le cadre strict de ces affaires. A cela s'ajoute la loi sur le traitement des données publiques. Elle encadre la manière de traiter, stocker et effacer les bases de données publiques et privées. Un ministère ne peut pas dresser le profil complet des citoyens. C'est illégal.

– Quel rapport les Danois entretiennent-ils avec la sphère privée?

– Avec les Big Data, le monde change et se complexifie. La combinaison des bases de données réduit le spectre d'analyse sur les individus. Dans ce contexte, la notion de sphère privée est mouvante. Les Danois n'en ont pas encore conscience. Je dirais même que le Danois moyen ne connaît pas le mot Data. Posez la question aux Britanniques, ils en ont tous entendu parler. Pour la simple raison que David Cameron a prononcé le mot plus d'une fois dans ses discours au parlement. Sauf erreur, ce n'est pas le cas de notre premier ministre Helle Thorning-Schmidt.

– L'attention des hautes sphères du gouvernement permettrait-elle de prévenir certaines dérives?

– Elle favoriserait l'éducation des Danois à la problématique des données. Ils doivent savoir et maîtriser ce qu'ils échangent. Au quotidien. Plus rien n'est vraiment privé. **Propos recueillis par M. A.**

>> Sur Internet

Tous les épisodes de la série

www.letemps.ch/ete_nordique

Demain: Stockholm, faire d'un quartier industriel une ville intelligente